

En ces jours-là,
Marie se mit en route et se rendit avec empressement
vers la région montagneuse, dans une ville de Judée.

Elle entra dans la maison de Zacharie
et salua Élisabeth.

Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie,
l'enfant tressaillit en elle.

Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint,
et s'écria d'une voix forte :

« Tu es bénie entre toutes les femmes,
et le fruit de tes entrailles est béni.

D'où m'est-il donné
que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ?

Car, lorsque tes paroles de salutation sont
parvenues à mes oreilles,
l'enfant a tressailli d'allégresse en moi.

Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des
paroles
qui lui furent dites de la part du Seigneur. »

Marie dit alors :

« Mon âme exalte le Seigneur,

exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur !

Il s'est penché sur son humble servante ;
désormais tous les âges me diront bienheureuse.

Le Puissant fit pour moi des merveilles ;
Saint est son nom !

Sa miséricorde s'étend d'âge en âge
sur ceux qui le craignent.

Déployant la force de son bras,
il disperse les superbes.

Il renverse les puissants de leurs trônes,
il élève les humbles.

Il comble de biens les affamés,
renvoie les riches les mains vides.

Il relève Israël son serviteur,
il se souvient de son amour,
de la promesse faite à nos pères,
en faveur d'Abraham et sa descendance à jamais. »

Marie resta avec Élisabeth environ trois mois,
puis elle s'en retourna chez elle.

« Marie se mit en route rapidement vers une ville de la montagne de Judée ». *Rapidement*, nous dit le texte.

Marie. Nous lui donnons bien souvent la gravité un peu empruntée d'une mère supérieure de couvent, tout autant que nous aurions bien du mal à l'imaginer montant en courant les lacets du Veyrier.

Laissons-nous porter en toute simplicité par la jeunesse et la fraîcheur de cette scène de l'adolescence présentée par l'Évangile du jour. Car Marie possède tout l'enthousiasme de la jeunesse. Apprécions la simplicité de ces commencements qui inaugurent la merveilleuse histoire d'un Dieu qui choisit de prendre le visage de notre humanité, le visage de ses commencements.

Marie court vers la ville de la montagne de Judée et chante tout haut.

Elle chante un monde plus beau.

Oui, Marie chante le plus beau rêve de l'adolescence. Son « magnificat » est l'espérance de tant de jeunes, de par notre vaste monde, au matin de leur existence, le rêve d'un monde plus juste dans lequel le petit ne serait pas oublié, *Il comble de biens les affamés*, et où les rapports de pouvoir et de puissance seraient disqualifiés, *Il disperse les superbes*, *Il renverse les puissants de leur trône*. N'oublions pas trop vite que nous avons été adolescents et que nous avons rêvé, nous aussi, d'un monde plus beau... Que nous n'avons pas toujours accepté de dire « c'est comme cela »... La Bible nous propose bien souvent de ne pas trop vite

enfouir nos idées généreuses sous la cendre de la lassitude et de l'habitude.

Croyons-nous encore, avec Marie, en un monde plus beau ?

Pour saint François de Sales, cette scène de visite de Marie à sa cousine représente l'histoire d'un Dieu qui visite notre humanité en prenant notre visage.

L'homme, sans doute, est le paradis du paradis même puisque le paradis terrestre n'étoit fait que pour être le séjour de l'homme, comme l'homme a été fait pour être le séjour de Dieu (XXVI 44)

Et saint François de Sales aime encore à ajouter que Dieu se serait du reste incarné même si l'homme n'avait pas péché... Lorsque Dieu vient rencontrer notre humanité, lorsqu'il vient lui faire « Visitation », il vient en amoureux et prend, pour ce faire, l'apparence la plus simple et humble qui soit.

Lui, le Dieu des galaxies infinies, il est venu solliciter Marie, une jeune adolescente dans une bourgade perdue d'une sous-province éloignée de l'immense empire romain. Le récit de la « Visitation » est d'abord le mystère des commencements de cette aventure d'un Dieu amoureux. Humbles débuts marqués par l'humilité et la jubilation, l'accomplissement et la discrétion.

Dieu parle au monde le langage de la tendresse et de la faiblesse, du renoncement à la puissance et à la force, du refus de l'avoir et du pouvoir.

Mais en s'aventurant dans notre monde, en visitant notre humanité, Dieu prend le risque de n'être pas accueilli. Sans transiger jamais avec la liberté humaine, il s'aventure chez les humains sans savoir si nous l'acclamerons avec des rameaux ou bien si nous préparerons les lourdes poutres de la crucifixion. Lui, il ne forcera jamais la porte. Il se tient à la porte et il frappe, mendiant une réponse.

Sa Visitation pourrait-elle être sans effet ? L'homme pourrait-il refuser le divin visiteur qui se fait si discret et faible que l'on peut même imaginer le faire disparaître ?

Dans l'un de ses sermons, saint François de Sales imagine que Marie aurait pu voir la porte de sa cousine Elizabeth rester fermée.

Spéculation incongrue qui ne nous laisse pas imaginer facilement Marie chantant son magnificat sur le paillason, devant une porte close, avant de repartir comme elle était venue. Mais non, l'enfant tressaille en elle comme tressaille le petit Jean le baptiste dans le sein d'Elizabeth. La porte de notre humanité s'ouvre sur la Visite de Dieu.

Marie, la tradition spirituelle de notre Eglise nous invite à célébrer aujourd'hui son « Assomption ». Car dans l'éternité, ce ne sont pas les richesses, les honneurs ou le prestige qui demeureront mais bien la qualité de nos affections, notre capacité à avoir aimé. Marie a vécu tout cela intensément. Elle est en quelque sorte le « prototype » de ce qu'est appelée à devenir notre humanité. Nous célébrons l'entrée dans son éternité d'une femme toujours demeurée jeune dans son cœur. Elle n'a pas vécu ce passage de la mort dans la douleur et la crispation qui sont ordinairement les nôtres mais dans un doux accomplissement, dans la suite logique de son existence. Cette histoire deviendra aussi la nôtre. Marie nous précède dans cette belle espérance, dans la rencontre déjà commencée ici-bas d'un Dieu qui croit en nous, vient nous visiter, et nous invite à marcher vers l'éternité.

Dès le troisième siècle, dans les premières Eglises, s'est développée l'habitude de se tourner vers Marie, douce et tendre figure de la miséricorde de Dieu. Marie accueille toutes les prières qui montent vers elle et les apprécie à leur juste valeur.

En témoigne ce récit qui nous vient du Moyen-Age, appelé *le tombeur de Notre-Dame*. Fatigué et dégoûté de la vie dans le monde, un jongleur-acrobate décida de se convertir à la vie religieuse. Il se rendait bien compte qu'il n'avait pas mené une vie très exemplaire car il exerçait son art dans les foires et autres grandes fêtes, des lieux où, comme chacun sait, le vin ou la bière coulent à flots, les bagarres sont fréquentes et les chansons ne sont pas tirées des recueils de cantiques. Mais il avait un authentique désir de changer de vie et d'offrir les années qui lui restaient à vivre à son Créateur.

Il se présenta à la porte de l'abbaye cistercienne de Clairvaux. Il confia aussitôt au moine hôtelier son désir d'être religieux, non pas un prêtre qui récite en latin sept fois par jour l'office divin au chœur : il ne savait pas le latin et même, devait-il l'avouer, peinait beaucoup à lire un texte. On l'accueillit comme novice malgré son âge avancé, comme frère convers.

Quelques mois plus tard, le père maître chargé de la formation des nouveaux moines fit son rapport au père abbé et l'on en vint à évoquer le cas du dernier venu. « Ce frère Guinehochet (quel nom, sûrement pas chrétien) est un vrai problème. Il n'arrive pas à retenir les oraisons les plus simples que l'on exige des convers, il se montre incapable de prier seul ou avec ses frères, dès qu'il est dans l'église il semble qu'il ait des fourmis dans les jambes, il ne tient pas en place ».

« Mettez-le au travail » suggéra avec sagesse le père abbé, « s'il n'est guère doué pour notre forme de prière, du moins pourra-t-il offrir la prière de ses mains par son travail et contribuer comme tous les moines à gagner sa nourriture par son travail ». « Hélas, révérend Père abbé, il n'a jamais rien appris à faire de ses mains, il est même incapable de balayer un couloir correctement... Il le fait certes pour l'amour du Bon Dieu mais cela ne suffit hélas pas pour que le couloir soit propre. Il est bien conscient de son inutilité et redoute d'être chassé et renvoyé dans le monde qu'il a voulu fuir ». « Gardons-le encore un peu suggéra le père abbé, il va peut-être progresser ou trouver quelque chose d'utile à faire ».

Quelques mois plus tard le père abbé eut la visite du père maître, rouge d'indignation, qui demandait à être reçu en urgence. « Il s'agit de ce Guinehochet ». « Frère Guinehocet » rectifia le père abbé ? « Non car je vous demande instamment de le chasser. Nous nous sommes aperçus qu'il disparaissait pendant les offices, et aussi la nuit, et le frère sacristain a découvert le scandale. Il se rend, quand elle est déserte, dans la crypte où, devant la statue de Notre-Dame, pendant que les autres chantent la louange du Seigneur, il enchaîne sans se lasser devant la Mère de Dieu ses acrobaties et ses pas de danse. C'est un abominable sacrilège que je vous invite à venir constater par vous-même.

Le supérieur et ses assistants se rendirent donc à la crypte et un spectacle inattendu les cloua sur place. Le jongleur épuisé s'était allongé sur les dalles et Marie, descendue de son socle penchait sur lui son doux visage. La prière du jongleur était magnifique si l'on en croyait le sourire qui se dessinait sur son visage. Prière incongrue sans doute mais portée par elle à son fils comme la plus belle des oraisons.